
Polyphonie de la résilience : le regard impliqué d'Arno Bertina sur *Ceux qui trop supportent* (2021)*

Polyphony of Resilience: An Engaged Perspective in Arno Bertina's *Ceux qui trop supportent* (2021)

Polyfonia rezyliencji, perspektywa Arno Bertina
w książce *Ceux qui trop supportent* (2021)

KATARZYNA KOTOWSKA

Université de Gdańsk, Pologne

ORCID ID : <https://orcid.org/0000-0003-1186-9169>

e-mail : katarzyna.kotowska@ug.edu.pl

Résumé. L'article examine l'œuvre *Ceux qui trop supportent* d'Arno Bertina, en mettant en lumière ses thématiques centrales telles que la résilience, la lutte sociale et le pouvoir de la langue. Il analyse la démarche documentaire adoptée par Bertina dans la représentation des conditions des ouvriers de l'usine GM&S confrontés à des processus de licenciement collectif. En s'appuyant sur la théorie de la résilience formulée par Cyrulnik, l'étude interprète la résistance collective des travailleurs face aux dynamiques néolibérales, en soulignant l'importance de la solidarité, du partage d'expériences et de la réappropriation du langage comme moyens d'émancipation. L'analyse conclut que l'œuvre de Bertina constitue une critique incisive des mécanismes de domination sociale, tout en valorisant la force et l'autonomie des voix marginalisées, contribuant ainsi à une réflexion sur les enjeux de la résistance sociale et de la parole narrative.

Mots-clés : Arno Bertina, résilience, lutte sociale, néolibéralisme, travailleurs, langue

* Publikację tomu sfinansowano ze środków Instytutu Językoznawstwa i Literaturoznawstwa UMCS. Wydawca: Wydawnictwo UMCS. Dane teleadresowe autora: Uniwersytet Gdański, Zakład Literatur Romańskich, ul. Wita Stwosza 51, 80-308 Gdańsk; tel. +48 58 523 30 67, +48 58 523 30 39.

Abstract. The article delves into Arno Bertina's *Ceux qui trop supportent*, examining themes of resilience, social struggle, and the power of language. It analyzes Bertina's documentary approach in portraying the plight of GM&S factory workers facing layoffs. Grounded in Cyrulnik's theory of resilience, the analysis interprets the workers' collective resistance against neoliberal forces. The study underscores the significance of solidarity, shared experiences, and reclaiming language as tools of empowerment. Ultimately, it concludes that Bertina's work provides a potent critique of social domination while celebrating the strength and agency of marginalized voices.

Keywords: Arno Bertina, resilience, social struggle, neoliberalism, workers, language

Abstrakt. Tematem artykułu jest analiza książki *Ci, którzy dźwigają zbyt wiele* (2021) autorstwa Arno Bertiny, z ukierunkowaniem na zagadnienia takie jak rezyliencja, walka społeczna oraz siła języka. Bertina, posiłkując się narzędziami formalnymi zbliżonymi do dokumentu, ukazuje warunki pracy pracowników fabryki GM&S, którzy stają wobec masowych zwolnień. Opierając się na teorii rezyliencji Cyrulnika, artykuł interpretuje zbiorowy opór pracowników wobec neoliberalizmu, podkreślając znaczenie solidarności, wspólnego doświadczenia oraz ponownego przejęcia języka jako narzędzi emancypacyjnych. Wnioski wskazują, że twórczość Bertiny stanowi silną krytykę mechanizmów społecznej dominacji, jednocześnie celebrując siłę i autonomię głosów marginalizowanych, wpisując się w refleksję nad kwestiami odporności społecznej i narracji rezyliencyjnej.

Słowa kluczowe: Arno Bertina, rezyliencja, walka społeczna, neoliberalizm, pracownicy, język

Dans un contexte socio-économique marqué par la précarisation croissante et la remise en question des droits des travailleurs, la notion de résilience s'impose comme une clé d'interprétation essentielle pour saisir la capacité des groupes sociaux à faire face à l'adversité. Si, à l'origine, la résilience se définissait comme une aptitude individuelle à rebondir après un choc psychologique, ses développements contemporains en fondent une compréhension à la fois plus large et plus complexe, intégrant la dimension collective. La résilience, dans cet esprit, devient une dynamique relationnelle et sociale qui permet à un groupe de préserver son identité et ses ressources face à la crise. L'œuvre de Arno Bertina, *Ceux qui trop supportent* (2021), s'inscrit précisément dans cette perspective : elle dépeint l'expérience collective de travailleurs de GM&S, confrontés à la fermeture de leur usine, et met en lumière leur résistance face à la dépossession et à la marginalisation. La narration immersive et documentée de Bertina offre une vue d'ensemble sur les stratégies psychologiques et sociales mobilisées pour maintenir la cohésion et la dignité dans un contexte d'incertitude extrême. La présente analyse vise à articuler cette représentation avec une conceptualisation précise de la résilience, en soulignant l'interaction entre processus psychologique individuel et dynamique collective. Il convient, pour cela, de préciser que la résilience doit être entendue comme un processus dynamique, impliquant la mobilisation de ressources internes et externes. Sur le plan socio-psychologique, elle se manifeste non seulement par la capacité de l'individu à retrouver une stabilité psychique, mais aussi par la capacité collective

à reconstruire un sens partagé, à mobiliser la solidarité et à élaborer de nouvelles stratégies d'action face aux contraintes extérieures. Ainsi, la résilience collective constitue un enjeu central pour comprendre la manière dont les groupes sociaux luttent, résistent et se reconstruisent dans un contexte de crise. La méthodologie retenue repose sur une lecture analytique du texte, complétée par une réflexion théorique s'appuyant notamment sur les travaux de Boris Cyrulnik, afin d'éclairer les mécanismes de rebond face à l'adversité.

L'analyse sera articulée en trois parties : la première donnera à entendre une définition de la résilience, en distinguant ses modalités individuelles et collectives ; la seconde s'attachera à déployer une lecture des stratégies narratives et symboliques mobilisées par Bertina pour représenter cette résilience ; enfin, la dernière proposera une réflexion critique sur la portée politique et sociale de cette représentation, en postulant que l'œuvre participe à une redéfinition des luttes ouvrières dans l'espace public, tout en affirmant la nécessité d'une solidarité renouvelée face à l'offensive des discours néolibéraux.

1. « JE ME JETTE DANS L'ÉCRITURE COMME DANS UNE PISCINE »

Arno Bertina, dans un petit texte ajouté à l'étude de son œuvre rédigée par Aurélie Adler et publiée dans la collection Classiques Garnier en 2018, déclare :

Je me suis jeté dans l'écriture. « À corps perdu » ne serait pas du tout la bonne expression. Je me suis jeté dans l'écriture comme dans une piscine. Je ne me suis pas « consacré à l'écriture », je ne suis pas « entré en littérature ». Je laisse ces images à ceux qu'elles rassurent et je me jette dans l'écriture comme dans une piscine, c'est-à-dire dans un truc qui n'est pas vraiment un espace, ni quelque chose sur quoi s'appuyer, mais au contraire une situation, et une situation qui oblige à se bouger, à développer des techniques, à faire fonctionner les poumons, le souffle ; à domestiquer la peur des grands fonds ; à mobiliser chaque muscle du corps, à aimer son poids de chair et de squelette (Bertina, 2018, p. 212).

À travers sa métaphore puissante d'un saut dans la piscine, l'auteur illustre son approche de l'écriture comme une immersion totale, faisant de l'écrit une expérience vivante plutôt qu'une simple activité intellectuelle. Écrire nécessite de se déplacer, de cultiver des compétences et de surmonter ses appréhensions, tout comme un nageur doit apprendre à maîtriser l'eau et à contrôler sa respiration. C'est probablement ce qui explique aussi son choix d'utiliser le présent de l'indicatif dans ses écrits, une manière de proposer une narration immédiate. L'auteur suggère même

que cette forme verbale pourrait être emblématique d'une écriture ancrée dans les réalités de notre époque :

Me refuser au passé simple, c'était tomber dans les bras du présent de l'indicatif. [...] [il] était rêche et, pourtant, quelque chose m'attachait à lui, comme un amour que l'on prend avec ses immenses qualités et ses défauts qui pèsent moins lourd. Ensuite, au fil des livres, j'ai trouvé le moyen d'en parler, et c'est devenu la justification. [...] cette explication tard venue dans mon discours m'a fait aimer le présent de l'indicatif complètement, entièrement, tragiquement. Ce mode (l'indicatif) et ce temps de conjugaison était le signe d'une littérature toute entière tournée vers le présent, vers le contemporain (Bertina, 2018, pp. 212–213).

Né en 1975 à Paris, Arno Bertina s'impose parmi les écrivains contemporains français grâce à son attitude d'engagement. Formé en lettres modernes, il développe une plume qui allie habilement fiction et enjeux sociopolitiques, explorant des thèmes variés tels que l'identité individuelle, les luttes sociales et les dynamiques collectives. Son livre *Des châteaux qui brûlent* (2017), par exemple, offre une exploration poignante des tensions dans le monde du travail. Ce roman éclaire les luttes syndicales à travers le récit d'une usine en grève (bien qu'elle soit imaginaire), tout en fournissant une analyse critique de la résistance ouvrière et en dressant des portraits nuancés de ses personnages. On y retrouve des préoccupations de l'auteur qui traverseront ensuite le texte *Ceux qui trop supportent* et bien d'autres de ses œuvres : « le pluriel, la multiplicité des points de vue, la limite et son expérimentation, son franchissement, la coexistence des mondes, le statut du possible, de l'identité, de la narration » (Cazier, 2019). Bertina parvient à combiner efficacement des réalités sociales complexes avec une narration profondément émouvante et riche. Par ailleurs, il s'engage activement dans des projets d'écriture collective et participe à des résidences littéraires, témoignant ainsi de son dévouement envers les initiatives qui favorisent la création et les échanges culturels. Son implication dans des questions sociopolitiques, telles que la justice sociale et l'égalité, traduit son ambition de connecter enjeux littéraires et réalités du monde contemporain.

2. « POUR CEUX QUI NE RENONCENT PAS »

Dans son ouvrage *Ceux qui trop supportent*, Arno Bertina adopte une approche documentaire pour chroniquer la mobilisation des salariés de l'usine GM&S, équipementier automobile à La Souterraine en Creuse, confrontés à des licenciements massifs. « Pour ceux qui ne renoncent pas » : c'est par ces mots que l'auteur ouvre la dédicace de son texte. À travers cette œuvre, Bertina dresse un portrait de la

France contemporaine de 2017, marquée par des enjeux sociaux majeurs et une résistance face aux politiques néolibérales. En se positionnant comme un témoin engagé plutôt qu'en tant qu'observateur passif, l'auteur s'inscrit dans la tradition des « livres de voix », cherchant à faire entendre et légitimer la parole des travailleurs en lutte. Les « livres de voix », qui se sont développés depuis 1980, constituent une tendance d'exploration des enquêtes orales, donnant voix à des témoignages dans des ouvrages documentaires. Georges Perec a ouvert la voie avec *Récits d'Ellis Island* (avec Robert Bober), suivi par des écrivains tels que Jean-Paul Goux (*Mémoires de l'Enclave*) ou François Bon (*Daewoo*). La consécration internationale de la littérature documentaire a été marquée de manière significative par l'attribution du Prix Nobel à Svetlana Alexievitch en 2015, qui a su mettre en lumière des récits polyphoniques (cf. Lecacheur, 2022). Les « livres de voix » ne relèvent pas d'un phénomène récent, ils s'inscrivent plutôt dans l'« ère du témoin », qui émerge après la Seconde Guerre mondiale. Les écrivains, grâce au processus de collecte, réorientent la problématique du témoignage vers des modalités indirectes, car ils jouent plutôt le rôle d'observateurs ou d'auditeurs que d'acteurs. L'analyse biographique des récits de vie et l'utilisation des entretiens sont également des éléments clés des « livres de voix », qui se trouvent fréquemment à l'intersection des sciences sociales et de la littérature, comme en témoigne *La Misère du monde* de Pierre Bourdieu. Ce recueil d'entretiens dirigé par Bourdieu en 1993 semble avoir joué, comme le souligne Maud, « un rôle séminal auprès de toute une génération d'écrivains » (Lecacheur, 2022). Les principes méthodologiques du sociologue ont permis d'élaborer une approche enrichissante de l'enquête orale, tout en incitant à considérer le livre d'entretiens comme une œuvre construite sur des perspectives variées et comme un lieu d'échange démocratique des différentes voix au sein de la société. Au cœur de cette littérature se trouve un profond désir de faire entendre des voix ordinaires, soulignant ainsi l'importance des expériences individuelles dans la narration collective.

La photographie de couverture de *Ceux qui trop supportent*, réalisée par Thierry Laporte, est particulièrement frappante. Elle montre des ouvriers de GM&S étendus sur le sol dans ce qui semble être un entrepôt ou un atelier industriel, entourés de rayonnages remplis de bacs de rangement et de matériel. Tous portent des uniformes gris. La position de ces travailleurs – allongés parallèlement sur le sol – évoque à la fois une manifestation, une forme de solidarité, ou un moment de repos collectif qui semble presque chorégraphié. Ce choix visuel, qui suggère une apathie apparente, laisse entrevoir la lutte acharnée des protagonistes pour « rester debout ». Cette thématique de la dignité et de la résistance résonne tout au long du récit, incarnée par l'idée de « se tenir plus droit », qui devient le fil conducteur du témoignage (cf. Demanze, 2021).

3. FAIRE COMMUN

L'ouvrage d'Arno Bertina brosse un portrait saisissant de la résistance collective, capturant la colère et l'énergie des salariés qui s'opposent aux logiques destructrices du capitalisme néolibéral. À travers une immersion de quatre ans, Bertina a suivi les luttes acharnées d'ouvriers confrontés à des menaces variées, notamment les rachats d'entreprises visant à maximiser les profits aux dépens des employés et l'utilisation abusive des aides gouvernementales. L'auteur ne prétend pas se positionner en expert rendant compte d'une situation à laquelle il participe. Au contraire, il choisit de rassembler des témoignages, donnant la parole à ceux qui sont véritablement engagés. Son approche se distingue par l'absence de commentaires explicites, permettant ainsi aux voix des travailleurs de s'exprimer pleinement et authentiquement. « On me propose de prendre la parole, écrit-il, mais j'en sais moins qu'eux sur l'impunité des patrons voyous et la rouerie des politiques. Je ne pourrais faire qu'une chose : raconter ce qui leur arrive, la violence qui leur est faite » (Bertina, 2021, p. 16). Les héros du récit de Bertina sont nombreux, mentionnés par l'auteur soit en utilisant leurs véritables noms, soit en optant pour l'anonymat. Parmi eux figurent Stéphane Ledormand, Michel Prud'homme, Michel Martin, Elodie X, Yann Augras, Vincent Labrousse, et bien d'autres. Tous partagent une vie liée à l'usine et une conviction profonde envers leur travail. Bertina s'efforce de comprendre les luttes des GM&S depuis l'intérieur, sans préjugés, à la manière d'un anthropologue. Il s'interroge sur ce que les ouvriers trouvent attrayant dans ce travail éprouvant. Ce qu'il découvre s'éloigne de l'image caricaturale souvent associée au travail à la chaîne. Comme le dit Stéphane Ledormand :

En tant que technicien-outilleur le boulot change tout le temps, il n'y a pas de tâches répétitives... Faut que j'analyse, j'ai à résoudre des problèmes. [...] Ça mobilise mon intelligence, et le savoir-faire que j'ai acquis avec le temps. Mais il n'y a pas que ça ... [...] mon histoire personnelle, à l'intérieur de l'usine, c'est aussi ça qui donne du sens à ce que je vis [...] Et puis il y a le travail de l'équipe qui est rendu possible par l'intelligence de chacun, et le savoir-faire individuel (Bertina, 2021, p. 22).

L'enquête de l'auteur met également en lumière des valeurs essentielles, telles que la créativité et la fierté. Bertina s'attarde notamment sur la définition de la fierté qu'il caractérise comme « être d'un lieu et d'une histoire (collective). Prendre une part active à l'aventure, prolonger cette histoire dans le présent, le quotidien » (p. 25). Il la relie également à l'expertise et l'inventivité : cette fierté qui vient de « la joie de se montrer intelligent – à ses propres yeux déjà » (p. 30). On le constate par exemple lorsque, dans le récit, ces ouvriers qui n'ont qu'un CAP ou BEP rattrapent pourtant, grâce à leur créativité, leur capacité d'adaptation, les erreurs des patrons

ou des polytechniciens. « Voilà la fierté et l'attachement à une usine, à un outil de travail, et à un collectif : quand ces trois instances te permettent de manifester cette intelligence à laquelle toi-même tu as du mal à croire, et que tout le monde te dénie au-dehors » (p. 31). Le discours des ouvriers révèle plusieurs facettes de la vie des travailleurs précaires dans le secteur industriel. Il met en évidence la dégradation précoce de la santé des employés, dont les corps et les esprits sont malmenés par le travail en usine, soumis au stress de l'insécurité et aux humiliations quotidiennes. Ces travailleurs se voient contraints également de sacrifier leurs relations familiales, amicales et amoureuses au profit d'une entreprise qu'ils en viennent à considérer comme une seconde famille. Le terme « sacrifice » prend tout son sens pour les salariés de GM&S, qui, lors de leurs licenciements, prennent conscience qu'ils ont consacré plus de temps à l'usine qu'à leur vie personnelle en dehors de celle-ci. « On a mis toutes nos tripes dans la boutique ! » (p. 49), « C'est notre vie aussi cette usine » (p. 24), disent-ils. Les parcours difficiles des travailleurs accumulent un nombre impressionnant de petits contrats précaires et mal rémunérés, ce qui génère un sentiment d'impuissance et d'injustice, conduisant parfois à la violence, face au cynisme et à l'impunité des employeurs, qui délocalisent pour exploiter des travailleurs dans des pays où les droits du travail sont moins protecteurs. Et ce, alors même que l'entreprise prospère. « Mais à notre niveau, quels leviers a-t-on pour forcer la direction, qu'elle achète de nouvelles machines ? On peut juste dénoncer. Mais qui nous écoute quand on parle de ça ? On écoute les salariés quand il y a des suicides au sein de l'entreprise, on les écoute lorsqu'ils menacent de tout péter » (p. 41). L'enquête de Bertina aborde aussi la question de la fraude financière, présentant les entrepreneurs comme des voleurs insatiables et des profiteurs des fonds publics. Elle met en lumière la manipulation médiatique, révélant les stratagèmes inacceptables employés par les chefs d'entreprise et le gouvernement. Dans un chapitre intitulé « Bluffer ? », l'auteur traite des actionnaires repreneurs qui font des promesses avant de les trahir, en utilisant des références à la « commedia dell'arte » et à la « ventriloquie ». Il examine astucieusement deux stratégies clés des pratiques patronales du XX^e siècle : l'« entrisme », qui évoque les trahisons au sein des syndicats et l'incapacité des représentants des travailleurs à adopter de nouvelles formes de résistance en dehors des schémas traditionnels, et « la baston », qui désigne la violence infligée aux récalcitrants (pp. 59–70).

Dans son œuvre, Bertina s'intéresse particulièrement au concept des « communs », englobant les ressources partagées et les pratiques collectives qui les entourent. Cet intérêt se manifeste à travers sa représentation de la lutte ouvrière et des solidarités qui émergent dans ces contextes, témoignant d'une résilience remarquable face aux défis contemporains. Il révèle la réalité sociale des travailleurs d'une entreprise métallurgique, mettant en scène leurs combats et leurs résistances

face à des actionnaires qualifiés de « prédateurs ». « Leur boussole : rester justes et honnêtes – qu'on ne puisse pas dire qu'ils ne valent pas mieux que ceux qui se moquent de les réduire à une misère sans solution » (Bertina, 2021, p. 59).

Comme il l'a avoué lors de son entretien pendant la 14^{ème} édition des enjeux de la littérature contemporaine au Théâtre du Vieux Colombier à Paris :

Une des choses qui m'a beaucoup enthousiasmé chez ces gens-là, c'est qu'ils avaient la conviction profonde, et c'était une sorte de boussole, de ne pas travailler dans le combat social, dans tout ce qu'ils essayaient de faire pour sauver leur usine, de ne pas travailler uniquement pour leur propre emploi. D'abord, ils travaillaient pour l'ensemble de l'usine, c'est-à-dire sauver tous les emplois et pas simplement le leur. Mais évidemment, ils avaient aussi cette acuité incroyable qui consistait à dire qu'une usine, un ensemble de salariés, c'est aussi un microcosme, et qu'en fait, c'est ce microcosme qu'il faut garder (« Faire commun », 2023).

Cette appréciation du pluriel et du multiple se manifeste ici notamment dans l'intelligence collective des ex-GM&S, qui réussissent à s'opposer à un ministre grâce à la clarté de leur analyse politique, à soutenir une proposition de loi, et à constamment suggérer des solutions face aux défis industriels actuels (cf. Demanze, 2021).

4. CONTRE LA RÉSILIENCE NÉOLIBÉRALE

Les travaux de Boris Cyrulnik sur la résilience fournissent un cadre analytique essentiel. Reconnu dans le domaine de la neuropsychiatrie, Cyrulnik a été l'un des premiers à introduire le terme de résilience dans les années 1980. La résilience est fréquemment définie comme la « capacité à réussir, à vivre et à se développer positivement, de manière socialement acceptable en dépit du stress ou d'une adversité qui comporte normalement le risque grave d'une issue négative » (Cyrulnik, 2001, p. 8). Selon Cyrulnik, la résilience peut également être interprétée comme une « reprise d'un type de développement après une agonie psychique » (Cyrulnik, 2004, p. 44). Ce processus est considéré comme universel, accessible à chaque individu indépendamment de la gravité du traumatisme subi, étant donné qu'il est enraciné dans notre physiologie (cf. Cyrulnik, 2006, p. 118). La résilience ne doit donc pas être perçue simplement comme un retour à un état d'équilibre antérieur. Au contraire, elle offre aux individus une opportunité d'atteindre un mode de vie marqué par une qualité exceptionnelle, un parcours qui distingue ceux qui ont subi des souffrances et qui ont réagi face à ces expériences adverses (cf. Marquis, 2018). Dans le recueil collectif *Les deux visages de la résilience* publié en septembre 2024, Boris Cyrulnik propose des idées qui résonnent particulièrement avec l'œuvre de

Bertina. Il observe que le terme résilience a acquis une polysémie comparable à celle de nombreux mots dont le sens évolue selon le contexte. Certains usages semblent récupérés, en particulier autour de la notion de résilience néolibérale. Cette expression renvoie à une idée, conceptualisée entre autres par Michel Foucault, qui encourage l'individu à s'autonomiser, à fonctionner sans l'intervention de l'État et à développer son indépendance, apparaissant ainsi comme une métaphore de la résilience personnelle. Cela implique que moins l'État intervient, plus l'individu est en mesure de s'affirmer.

Dans la culture inspirée par Michel Foucault, explique Cyrulnik, où il convient de s'opposer à l'État ou au biopouvoir [...] [l]'usage du vocable 'Soyez résilients' prononcé par les politiciens dans [les] conditions [de crise] voulait dire : 'Vous êtes suffisamment costauds pour vous débrouiller tout seuls. Nous admirons ceux qui s'en sortiront sans l'aide de l'État' (Cyrulnik, 2024, p. 19).

Cyrulnik conteste l'idée formulée par Michel Foucault selon laquelle l'individu peut se suffire à lui-même, en affirmant que l'individu a besoin de l'autre. Dans un entretien accordé sur un plateau de la Grande Librairie en 2024, Boris Cyrulnik explique qu'en évoquant la « résilience », il sous-entend qu'on ne peut pleinement réaliser son identité qu'à travers ses relations avec autrui. Pour le dire autrement, en utilisant un terme technique : l'absence d'interaction sociale entraîne une atrophie cérébrale. Ce constat ne se limite pas à une métaphore ; il est observable, mesurable et analysable de manière scientifique. L'épanouissement de l'individu dépend donc fondamentalement des autres (*cf.* Boris Cyrulnik, 2024). La résilience implique donc toujours la présence des autres. Elle ne se réalise jamais seule, elle s'exprime à travers la création de liens et de partages. C'est ce que tente de démontrer Bertina.

5. LA LITTÉRATURE EXISTE POUR RAPPELER AU LANGAGE QU'IL N'EST PAS ESSENTIALISTE (BERTINA, 2021, P. 229)

Avec *Ceux qui trop supportent* Arno Bertina propose un contre-récit qui vise à défier les narrations dominantes. Au cœur de cette démarche se trouve la refonte du langage, qui joue un rôle crucial dans la construction des rapports de pouvoir. En l'élaborant, il s'agit d'affirmer la fierté des travailleurs et l'intelligence collective, tout en s'opposant à l'humiliation et à la stigmatisation que les classes populaires subissent de la part des élites. Comme le souligne Laurent Demanze,

l'écrivain se fait alors sismographe de la parole : il perçoit les mots sous les mots, se fait sensible aux heurts des expressions, aux perturbations de la parole ordinaire. Au lieu de corriger ou de

rectifier, de mobiliser l'exigence d'élégance littéraire contre les fautes de la parole ouvrière, il se fait lecteur ou auditeur attentif, capable de mettre en évidence ce que les mots emportent de corps à vif et de vie en butte aux difficultés (Demanze, 2021).

Cette approche résonne avec les idées de Pierre Bourdieu dans *La Misère du monde*, qui propose une rupture épistémologique avec la sociologie traditionnelle. Bourdieu rejette la neutralité axiologique et méthodologique, affirmant qu'il est impossible pour le chercheur de se dissocier de ses propres préjugés et de son positionnement social. L'objectif n'est pas d'atteindre une connaissance objective et détachée, mais de saisir la complexité des expériences vécues et des logiques qui les sous-tendent. Son approche privilégie l'entretien, non pas comme une simple collecte de données, mais comme un espace d'interaction et de négociation, où se dévoilent les représentations, croyances et stratégies des acteurs (cf. Grunberg et al., 1996, p. 135). Il s'agit d'une conversation, non d'un interrogatoire, permettant une compréhension approfondie des réalités. Ce que Bertina fait avec conviction, c'est, suivant les mots de Demanze : « Se taire et savoir lire, [...] écouter les paroles des uns et des autres avec la même attention vive que dans la lecture littéraire, magnétisée autour d'un « tremblement du signe ». Toute une sémiologie de la parole ordinaire, donnant la même importance à un tic de langage par exemple qu'à un style littéraire » (Demanze, 2021). Bertina se fait lecteur ou auditeur attentif : « Elle a ce tic de langage, Élodie : 'comme je dis', 'comme je dis toujours'. Elle n'a que vingt-sept ans pourtant... C'est un signe, elle porte une histoire bien plus large que ses épaules, ou bien plus longue que son CV » (2021, pp. 49–50).

L'auteur insiste également sur la nécessité de réinvestir le langage managérial et celui des communicateurs. Par exemple, le terme de PSE, « Plan de sauvegarde de l'emploi », désigne en réalité un plan de licenciement. « Dire le contraire de ce que l'on fait, dire qu'on sauve l'emploi alors qu'on vire sous anesthésie (du langage), voilà comment s'expriment les forces de l'ordre » (Bertina, 2021, p. 53). Comme le résume bien à propos Christine Marcandier :

Arno Bertina considère la situation de l'écrivain dans toute sa complexité : il s'agit de rendre leur brutalité sans filtre à une « langue managériale créolisée par les tenants de l'ordre social » et à des pratiques qui marquent des destins humains, individuels comme collectifs. Les dieux du capital ont faim et soif, ils lamentent, ils broient, et Bertina écrit des pages très dures, très justes sur leur « voracité incontrôlable », leur satiété impossible. Les actions des capitaines d'industrie sont protégées, voire financées, par l'État, et quand elles débordent des cadres, elles demeurent impunies (Marcandier 2021).

Bertina tente enfin élaborer un langage qui se situe entre le journalisme et la poésie, entre la fiction littéraire et la vie quotidienne, tout en mettant en lumière la

dignité des voix des travailleurs. Les GM&S sont ici présentés avec des noms, des trajectoires individuelles et des voix uniques ; ils ne constituent pas, comme souvent dans les médias ou les discours politiques, un ensemble anonyme et interchangeable.

Dans *Ceux qui trop supportent*, Bertina propose une œuvre littéraire qui transcende la simple narration pour devenir une exploration polyphonique de la résilience ouvrière. Son approche documentaire, loin d'une objectivité distante, privilégie une immersion empathique dans les expériences vécues des salariés de GM&S. Le choix stylistique, particulièrement l'emploi du présent de l'indicatif, renforce l'impact des témoignages, ancre le récit dans l'immédiateté de la lutte et souligne la force de la résistance collective. En mettant en lumière les stratégies de survie, la solidarité et l'intelligence collective des ouvriers, Bertina interroge les mécanismes de domination et les discours officiels qui cherchent à masquer les réalités sociales. La transition du niveau de la résilience individuelle à celui de la résilience collective est essentielle pour saisir la portée de l'œuvre de Bertina, qui dépeint des expériences de survie et de résistance dans un contexte de crise sociale et économique. Plus qu'un simple récit, l'ouvrage se présente comme une critique sociale acerbe, dénonçant l'euphémisation du langage managérial et politique et déconstruisant l'idéologie néolibérale. Il célèbre la légitimité des expériences et des points de vue des acteurs souvent marginalisés, plaidant pour une démocratie plus participative où chaque voix compte. La puissance de *Ceux qui trop supportent* réside dans sa capacité à allier l'intensité émotionnelle du témoignage à une analyse sociale fine et pertinente, faisant de cette œuvre une contribution majeure à la littérature engagée contemporaine.

REFERENCES/REFERENCIAS/ BIBLIOGRAFIA

- Bertina, Arno. (2018). Le 50 mm et le présent de l'indicatif. In : Aurélie Adler (dir.), *Arno Bertina* (pp. 211–214). Paris : Classiques Garnier.
- Bertina, Arno. (2021). *Ceux qui trop supportent. Le combat des ex-GM&S (2017-2021)*. Paris : Verticales.
- Cyrułnik, Boris (2024, le 11 septembre). Résilience : malentendu sur un concept. *La Grande Librairie*. https://www.youtube.com/watch?v=GWoTee_e7Wg (page consultée le 5.10.2024).
- Cazier, Jean-Philippe. (2019, le 18 octobre). Arno Bertina. Les mains dans les poches. *Diacritik*. <https://diacritik.com/2019/10/17/arno-bertina-des-chateaux-qui-brulent/> (page consultée le 30.09.2024).
- Cyrułnik, Boris. (2002). *Un Merveilleux malheur*. Paris : Éditions Odile Jacob.
- Cyrułnik, Boris. (2004). *Parler d'amour au bord du gouffre*. Paris : Éditions Odile Jacob.
- Cyrułnik, Boris. (2006). *De Chair et d'âme*. Paris : Éditions Odile Jacob.
- Cyrułnik, Boris. (2024). *Les deux visages de la résilience*. Paris : Éditions Odile Jacob.
- Demanze, Laurent. (2021) Rester debout – sur *Ceux qui trop supportent* d'Arno Bertina. *AOC*. <https://aoc.media/critique/2021/12/01/rester-debout-sur-ceux-qui-trop-supportent-darno-bertina/> (page consultée le 05.10. 2024).

- « Faire commun » avec Arno Bertina et Éric Faye. *Littérature, Enjeux contemporains*. Mél 2023. https://www.youtube.com/watch?v=gh2_-jITrng (page consultée le 05.10. 2024).
- Grunberg, Gérard, Schweisguth, Étienne. (1996). Bourdieu et la misère. Une approche réductionniste. *Revue française de science politique*, 46(1), pp. 134-155.
- Lecacheur, Maud. (2022) Une archéologie du livre de voix. *Fabula / Les colloques, Livres de voix. Narrations pluralistes et démocratie*. <https://www.fabula.org/colloques/document8102.php> (page consultée le 05.10.2024).
- Marcandier, Christine. (2021, le 6 décembre). Arno Bertina : Racine et Shakespeare ou « ce que doit la littérature » (*Ceux qui trop supportent*). *Diacritik*. <https://diacritik.com/2019/10/17/arno-bertina-des-chateaux-qui-brulent/> (page consultée le 30.09.2024).
- Marquis, Nicolas (2018). La résilience comme attitude face au malheur : succès et usages des ouvrages de Boris Cyrulnik, *SociologieS. Théories et recherches*. <http://journals.openedition.org/sociologies/6633> (page consultée le 5.10. 2024). DOI : <https://doi.org/10.4000/sociologies.6633>

Data zgłoszenia artykułu: 28.04.2025

Data zakwalifikowania do druku: 01.07.2025